

Il y a peut-être sept ou huit ans, je décidai d'évoquer l'enfance de ma mère, Pierrette Kalmar.

Née Picaud le 1^{er} mars 1935, au château de Saint-Julien-le Châtel, en Creuse, son existence terrestre prit fin le 18 février 2021, dans l'Allier, à l'hôpital de Montluçon, 18 avenue du 8 mai 1945.

Le contraste entre le lieu de naissance de ma mère, qui évoque la richesse, et l'endroit où elle mourut, qui fait songer à la pauvreté, ne manquerait pas d'un certain piquant si l'on pouvait associer un décès à quelques chose d'émoustillant, sans passer pour dévergondé, dégénéré, sans cœur ou iconoclaste.

Par certains côtés, ces deux emplacements associés me font songer aux films et romans mélodramatiques mais aussi au destin de stars de cinéma qui, après avoir connu une très grande renommée, achèvent leur vie dans la misère.

Bien sûr, la notion d'hôpital n'a plus du tout la même connotation qu'autrefois. D'ailleurs, de nos jours, l'on parlerait plus volontiers de "centre hospitalier".

C'est à dessein que j'ai conservé l'appellation utilisée naguère et peut-être en avez-vous deviné la raison.

Dans mes écrits, en effet, le tragique et le comique sont souvent mêlés, conférant à mes récits une tonalité à la fois triste et joyeuse, qui correspond finalement bien au caractère de ma mère dont la personnalité sera au centre du présent volume.

Lorsque je notai les éléments qui me serviraient à composer le texte que vous avez sous les yeux, ma mère avait sans doute un peu moins de quatre-vingts ans, peut-être soixante-dix-huit.

Elle vivait alors au 76 de la rue des Rossignols, à Montluçon.

Le 16 octobre 2021, ses cendres ont rejoint les plages de la commune de Lacanau, en Gironde, et les eaux de l'océan Atlantique.

Voici les coordonnées exactes de l'endroit, fournies par mon époux, Denis Chassain : Latitude Nord, en degrés décimaux: 45,01579. Longitude Ouest, en degrés décimaux: 1,20103.

Denis a filmé cet instant mémorable, que vous pouvez découvrir sur ma chaîne Youtube, créant un moment à la fois drôle et pathétique, en parfaite harmonie avec l'état d'esprit des cendres de Pierrette Kalmar, née Picaud.

Je me suis également référé à quelques textes que maman composa en 2008, que j'ai retrouvés sur son PC.

Ils m'ont surtout permis de mieux comprendre la raison pour laquelle maman avait été élevée par ses grands-parents.

Pour le reste, ces lignes dactylographiées n'ont fait que confirmer ce qu'elle m'avait expliqué de vive voix.

D'un côté, je regrette de ne pas avoir daté ce texte, d'un autre, je m'en félicite, car cette incertitude convient parfaitement à la nature de mon récit qui émerge à peine d'un brouillard que l'on pourrait qualifier de montdorien.

Ceux qui, comme moi, ont vécu au Mont-Dore, célèbre ville du Sancy, me comprendront sans peine. Ils saisiront d'autant mieux ma pensée s'ils ont emprunté la route qui traverse le col de Guéry les jours où le brouillard se fait si dense qu'il devient presque impossible de différencier la chaussée du bas-côté.

Quelques semaines après avoir déversé l'urne dans le renommé océan, je me suis demandé s'il n'eût pas été finalement plus opportun d'en réserver le contenu à Reugny, tant cette localité avait été importante pour Pierrette.

Mais, finalement, sans même avoir besoin de passer par une réduction de dissonance cognitive, concept que le psychosociologue Léon Festinger (1919-1989) mit en évidence en 1957, je fus persuadé d'avoir fait le bon choix, tellement ma mère avait apprécié ces séjours de fin d'été en bord d'océan.

Nous partions généralement les deux premières semaines de septembre en raison des tarifs préférentiels dont nous bénéficions. Lorsque la rentrée des classes se fit plus précocement, nous n'eûmes plus la possibilité de prendre des congés océaniques.

À ce propos, j'ai déjà rédigé un ouvrage consacré à la côte Atlantique, mais je me dois d'en écrire un autre car "Les parapluies de l'Atlantique" ne traduisent pas mes impressions avec une assez grande exactitude et n'explorent pas suffisamment les abîmes symboliques de ce vaste océan. J'aimerais également inclure dans le prochain volume une série de photographies familiales des années 1960 et 1970, en noir et blanc et en couleurs.

Nous étions installés dans la cuisine.

Sur la table, j'avais posé un cahier d'écolier de format A4 qui me servirait à prendre des notes. Sans doute avais-je acquis ce support au marché aux puces de

Clermont-Ferrand, qui a lieu chaque dimanche.

J'utilisai l'un de ces stylos légèrement feutrés, qui doivent avoir un nom, pour bleuir cinq pages que je détachai du support.

Quand ai-je éloigné ces feuilles de leurs consœurs ? Je l'ignore.

Je rangeai ces lignes dans une chemise, qui contenait de nombreux documents non triés, enfermai le tout dans la grande malle qui se trouve au second étage de notre demeure, et les oubliai.

Il y a probablement un an, en recherchant un autre objet, un formulaire administratif, en voulant peut-être ranger un bulletin de paie, je tombai sur ces documents, dont j'avais oublié l'existence, mais que je fus bien aise de redécouvrir.

Je les pliai dans le sens de la largeur, afin de les rendre plus facilement manipulables, et les serrai dans une petite commode moderne de bois plaqué, à six tiroirs, imitant l'ancien, qui, à compter de février 2021 eut pour fonction de contenir tous les documents précieux que j'avais trouvés dans la maison de la rue des Rossignols. J'entends par là les vieux papiers de toutes sortes, qu'il s'agisse de lettres, de petits objets, de plans, d'actes de propriété et aussi, et surtout, de photographies.

Tous ces documents, dont une partie n'a de sens que pour moi, me permettraient de rédiger de nombreux ouvrages qui viendraient enrichir le patrimoine temporel de l'Allier.

J'étais assis face à la fenêtre, à l'extrémité d'une table rectangulaire à rallonges, en formica marron foncé, dont les pieds métalliques, quelques années plus tôt, avaient été sciés afin d'adapter le meuble à la taille de maman.

À la fin de son existence terrestre, elle ne mesurait plus, je crois, qu'un mètre trente-et-un, mais il me semble que ce chiffre était légèrement sous-évalué. C'est du moins ce que prétendait maman.

Adulte, elle avait atteint un mètre quarante-cinq, comme en témoigne, ou plutôt comme en témoignait, une vieille carte d'identité que je n'ai pas retrouvée.

Ses vertèbres s'étaient considérablement tassées.

La table était recouverte d'une toile cirée que je suis incapable de vous décrire. À ma décharge, il faut préciser qu'elle en changeait fréquemment. Il me semble

revoir des motifs disposés par petits groupes, placés à intervalles réguliers. Étaient-ce des oiseaux ou bien des animaux de la forêt ?

La large fenêtre à petits carreaux garnie de rideaux dont j'ai oublié jusqu'à la texture était peinte en rose thé, couleur qui fut également utilisée pour les coulissantes portes des larges et grands placards, ceux du couloir et ceux de la chambre initialement destinée à mes sœurs, qu'il m'arriva d'occuper au moment où Élisabeth (1958-2008) quitta définitivement la maison.

Durant plusieurs années, au gré de mes fantaisies, de celles de ma mère et peut-être de ma sœur Catherine, je changeai régulièrement de chambre à coucher.

Nous n'avions rien repeint depuis 1976.

Lorsque j'avais neuf ans, la dénomination "rose thé" m'intriguait. Je n'établis aucune relation entre ce coloris et la fleur à laquelle il renvoyait, alors que je m'intéressais déjà vivement aux roses.

Quelques années plus tôt, j'avais, en effet, découvert la fameuse *Rosa centifolia* dans le jardin du 76 rue des Rossignols, entre notre propriété et celle qu'allaient bientôt occuper les Loriquet, juste en dessous d'un cerisier que mon père abattit, sans doute parce que sa mitoyenneté n'allait pas manquer de poser problème.

"Franc de pied", ce rosier drageonnait. Aussi déterrai-je des drageons que je plantai dans notre jardin de Beaumont, puis dans celui du Mont-Dore et enfin dans celui de Thiers.

Dans mon esprit, ce "roseté" prenait l'allure d'un rose très clair, ce qui était d'ailleurs tout à fait conforme à la réalité. La nature de ce terme m'intriguait car il présentait une disharmonie qui résultait uniquement de mon incompréhension.

Ma mère avait pris place à ma gauche, sur le grand côté, vis-à-vis d'un buffet, dont je revois les portes orange vif et le tablier marron foncé, qui brillait d'un éclat typique aux années 1970.

Une ou deux assiettes sur pied, en porcelaine de Limoges, dont l'une au moins présentait des bords ébréchés en deux endroits, décorées de roses, roses et jaunes, reposaient sur le meuble. Elles accueillaient des fruits, pommes, oranges, pêches ou bien bananes.

Cette vaisselle bourgeoise était posée sur un set de table en matière plastique à motifs géométriques et, me semble-t-il, aux coloris pastel.

Des assiettes, des soupières et des saucières, rangées je ne sais plus où, peut-être dans le haut d'un buffet Henri II installé dans le salon, partageaient les mêmes décors, les mêmes motifs.

Nous utilisions ces assiettes ornées de roses lorsque nous vivions dans la rue Grande, et les délaissâmes, de nombreuses années durant, quand nous résidâmes aux Mallettes, où elles furent remplacées par de tristes et normo-pensantes assiettes en Arcopal.

Dans les dernières années de sa vie, ma mère les avait de nouveau utilisées et j'en ignore la raison.

Nous ne fîmes quasiment jamais usage de la soupière. Maman préférait verser les potages dans un grand saladier en pyrex que j'ai conservé. Il est en effet difficile de se défaire d'ustensiles aussi utiles.

Je ne puis m'empêcher de songer à ceux qui conçurent cette vaisselle, à ceux qui la fabriquèrent et à ceux qui la proposèrent à la vente.

Tous ces gens, morts depuis sans doute fort longtemps, se retrouvent en quelque sorte indirectement inclus dans notre vie mais aussi dans celles de centaines et sans doute de milliers de personnes.

Et je ne parle même pas des gens qui ne sont pas encore nés.

Je me demande comment et à quel moment les concepteurs décidèrent de proposer ce type de rose, ces couleurs, ce liseré dont je ne parviens pas à déterminer précisément la nuance. Est-il fuchsia ou bien myrtille ?

Cette vaisselle, je l'ai provisoirement accueillie dans notre maison de Thiers, mais elle ne fait qu'y passer.

Dans quelques dizaines d'années, on la retrouvera sans doute dans un dépôt d'Emmaüs, à moins que nos héritiers ne décident de s'en servir, ce dont je doute fort.

L'endroit que je viens de sommairement décrire existe toujours puisque la maison, que nous occupâmes à partir de 1976, n'a pas été démolie, mais cette pièce telle qu'elle était agencée fait partie d'un époque révolue, même si je pense que les événements accomplis sont entreposés quelque part sous une forme que la science nous révélera dans quelques dizaines d'années peut-être.

(Dis donc, il est optimiste, ce Pierre Kalmar ! Dans seulement quelques dizaines d'années ? Cela me paraît tout de même bien proche. Et je ne suis pas certain que cette hypothèse, un peu hasardeuse, soit validée.)

Dans l'attente de cette possible révélation, je propose à mes lecteurs de patienter en parcourant mes volumes de souvenirs qui concernent, notamment, ma vie dans l'Allier et le Puy-de-Dôme.

Je les invite à se référer à la liste qui figure en fin de volume, mais je les mets en garde en insistant sur le fait que les éléments habituels, attendus, devrais-je même écrire, côtoient quelques situations plus originales.

Précisons aussi que la manière dont j'envisage le passé n'est point ordinaire.

Quoi qu'il en soit, ces lectures ne vous ennueront pas et vous divertiront même tout en favorisant une (modeste mais réelle) réflexion métaphysique et poétique sur l'existence.

Est-il encore besoin d'écrire que les récits les plus intéressants n'émanent pas forcément de la plume de personnalités politiques et historiques connues de tous ?

Je serais même tenté d'affirmer que c'est même le contraire, en partie parce que ces récits destinés au grand public ont été formatés de manière à répondre aux goûts d'individus conformistes, avides de corroborer les idées préconçues qu'ils entretiennent sur une personnalité du monde politique ou du spectacle.

J'imagine aussi que les auteurs n'hésitent pas à inclure des détails prétendument croustillants dans l'idée de stimuler les ventes.

Aussi, les éléments qui pourraient nous donner une idée de la réalité des personnages peuvent-ils avoir été occultés s'ils ne sont pas jugés suffisamment séducteurs.

Faut-il encore également préciser que nous sommes tous, sans aucune exception, des personnages historiques et, qu'à un niveau ou à un autre, nous influons sur l'histoire mondiale ?

Lors d'une dédicace, j'ai croisé une enseignante qui n'en avait absolument pas conscience. J'ose espérer qu'elle ne professait pas l'histoire.

Mes récits demeurent toutefois partiels et approximatifs car l'auteur, fût-il le meilleur du monde, ne saurait toujours rendre compte des aspects impalpables de l'existence.

Les mots accentuent ce travers en emprisonnant nos idées, nos impressions, nos sensations, au sein de gangues pétries de conformisme.

C'est à l'auteur de faire l'effort de se frayer un chemin acceptable à travers ces

champs lexicaux composés de termes qui devraient avoir le même sens pour tous, mais qui varient plus ou moins fortement d'une personne à l'autre, créant ainsi ambiguïtés, inexactitudes, imprécisions, sources de fort nombreux malentendus.

Quoi qu'il en soit, toutes les sensations, toutes les impressions dont nous sommes les objets sont, sans exception, intraduisibles en mots. C'est souvent notre connaissance de la vie qui nous permet de comprendre, souvent par analogie, de manière au moins partielle, à quoi un écrivain fait allusion, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il a éprouvé et ressenti.

Cette forme d'approximation favorise l'interprétation et la projection, phénomènes qui présentent au moins deux facettes, l'une inévitablement pénible et l'autre potentiellement constructive.

La première fera ronchonner l'auteur intransigeant qui pestera contre des lecteurs si peu aptes à accéder à une pensée qui s'éloigne un peu des sentiers communs et à en percevoir l'intérêt.

La seconde permettra à ce lecteur d'enrichir le champ de ses réflexions, de découvrir des aspects de lui-même qu'il ignorait et, par conséquent, d'évoluer.

Pierrette avait vécu à Reugny, entre 1935 et 1945, et, ce jour-là, dans cette cuisine, nous évoquâmes cette partie de son existence dont elle avait conservé un souvenir vraiment idyllique.

Était-ce lié à la ville elle-même, au contexte parental, au réseau amical, au fait qu'elle était jeune et fortunée ? Il est difficile de trancher. Je ferais l'hypothèse que tous ces éléments devaient probablement interagir et que, peut-être, quelque chose d'impalpable, que tout le monde ne percevra pas, que probablement elle seule décelait, intervenait également.

Mais vous vous demandez sans doute pour quelle raison tout ce petit monde choisit de quitter Reugny où tout semblait admirablement bien se passer.

Un document d'une page, de la main de Jules Pierre, mon arrière-grand-père, dont la rédaction débute le 9 février 1943 pour se terminer en janvier 1945, nous en donne l'explication. Comme le texte manque beaucoup de clarté, de cohérence, je me contenterai d'en extraire l'essentiel.

Si je comprends bien, Jules Pierre était victime d'hépatites, exacerbées par un régime alimentaire sans doute inadapté mais aussi, et surtout, par la terrible épreuve qu'il subit en août 1944.

C'est grâce à ma cousine Marie-Pierre, fille d'Huguette Caffin, née Picaud, que

j'ai compris à qui mon arrière-grand-père faisait allusion.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, un rappel généalogique me paraît utile. Écoutez plutôt.

En 1928, Louis René Joseph Graziosi épousa, à Montluçon, ma grand-tante, Marie Marguerite Louise Picaud, née en 1910.

Vers l'âge de vingt-cinq ans, cette dernière, qui résidait en Suisse, mourut d'une phtisie galopante.

Une personne liée à ma famille maternelle prétend qu'elle se serait suicidée. Pour preuve, celle que l'on surnommait Guite lui aurait fait ses adieux peu avant sa prétendue autodestruction.

Voilà qui me laisse bien dubitatif. Beaucoup de gens prononcent des adieux sans pour autant désirer mettre fin à leurs jours terrestres. Moi le premier. "Adieu" me semble plus original et élégant que les infâmes "Bye" ou "À plus" dont on nous abreuve journellement.

Mais pourquoi partir à la recherche d'explications alambiquées ? On peut simplement penser que, se sachant condamnée à brève échéance par la maladie, Guite eût ainsi voulu prendre congé de ses proches.

Il reste aussi une hypothèse passablement machiavélique mais dont je voudrais tout de même vous faire part. Ma grand-tante souhaitait-elle se défaire d'une personne encombrante et ragoteuse, manifestement peu bienveillante, en lui signifiant son congé de cette manière quelque peu inhabituelle ?

Durant la Seconde Guerre mondiale, M. Graziosi, veuf depuis quelques années, ramena en France ses deux filles, Monique et Louise, à Sainte-Julien-le-Châtel et les confia à une certaine Eugénie Delarbre, dont je ne saurais vous parler.

Après son parcours en train, Louise, de santé fragile, développa une sorte de phtisie (c'est de famille, décidément !) et mourut peu de temps après, malgré l'utilisation d'un poumon d'acier.

Enterrée dans la caveau de famille, à Saint-Loup, personne ne voulut s'approcher du cercueil en raison des éventuels risques de contagion, et c'est le père de Louise qui dut se charger de l'y descendre.

C'est bien cette Louise qu'évoque Jules Pierre.

Un document découvert dans les affaires de maman me prouve que, le 6 juin 1944, Jules Pierre avait consulté le docteur A. Vachon, spécialiste des maladies du foie et de l'appareil digestif, qui demeurait quai général Sarrail, à Lyon, dans le

sixième arrondissement.

Le diagnostic du praticien hésita entre une hépatite avec ictère et une lithiasie biliaire.

Il lui prescrivit un traitement d'attente qui consista à adopter un nouveau régime alimentaire.

Ma mère m'avait parlé d'un cancer de l'estomac !

On peut imaginer que son état ne s'améliora pas, ce qui le poussa à aller voir un autre praticien.

L'année suivante, Jules Pierre se rendit chez un médecin homéopathe, le docteur Maffei, dont le cabinet était situé 56 rue Rochechouart, dans le neuvième arrondissement.

Jules-Pierre recouvra rapidement la santé.

Maman a conservé une bonne quarantaine d'ordonnances datées 1946 et 1947, que j'ai bien sûr gardées et que je publierai prochainement.

Je pense que le changement de régime alimentaire de mon arrière-grand-père, l'effet placebo procuré par les médicaments et une vie moins monocorde contribua à lui rendre la santé.

Comme vous pouvez vous en douter, je demeure sceptique vis-à-vis de l'efficacité de l'homéopathie, surtout dans le traitement des maladies graves.

Reugny, agglomération située au nord de Montluçon, route de Paris, comptait 252 habitants au recensement de 2019.

Lorsque ma mère y vivait, ce nombre était quasiment le même.

Le maire était Jean Pinguet, qui occupa cette fonction de 1925 à 1963.

En 1937, une entreprise de couverture Jean Pinguet, père et fils existait à Reugny. Sans doute cette autorité décentralisée de la République, ce représentant de l'État était-il également couvreur.

La mère de Pierrette, ma grand-mère donc, Madeleine Picaud, née Bonneaud (1913-2001), ne voulait pas d'enfants.

Elle avait remis ma tante Huguette, née le 18 avril 1934, entre les mains de mes arrière-grands-parents, Pierre Bonneaud (1872-1957) et son épouse Françoise Amandine Bonneaud, née Brun (1882-1972).

Elle voulait agir de même avec Pierrette et Monique, les jumelles qui étaient nées le 1^{er} mars 1935, mais sa mère refusa de les accueillir.

Dotée d'un caractère passablement autoritaire, Madeleine accepta mal ce refus

et traita Pierrette de manière assez brutale. Les serviteurs du château s'en émurent et rapportèrent les faits à ses grands-parents paternels, Jules Pierre Picaud et son épouse Élisabeth Anna.

Ces derniers mirent Pierrette en nourrice et accueillirent la fillette à Reugny lorsqu'elle atteignit vingt-deux mois.

Toute sa vie durant, ma mère ne cessera d'évoquer cet abandon dont elle semble ne jamais s'être remise.

Très récemment, j'ai même retrouvé une petite photographie d'identité de juin 1952, représentant Madeleine Bonneaud, derrière laquelle ma mère avait écrit : "À ma mère que j'aime malgré tout."

Au risque d'encourir les foudres du reste de ma famille maternelle si, par extraordinaire, ces lignes tombaient sous leurs yeux, je dois avouer que ma grand-mère me parut passablement revêche lorsque, vers l'âge de quatorze ou quinze ans, je la rencontrai pour la toute première fois.

L'euphémisme n'est pourtant pas mon genre. Comme si j'avais un genre ! C'est du petit n'importe quoi ! Le "grand n'importe quoi" porte un fastueux chapeau à plumes et, comme je crains de possibles allergies, je juge préférable de ne le pas solliciter.

Nous étions assis, ma mère, ma sœur Catherine et moi dans la cuisine du château de Saint-Julien-le-Châtel, autour d'une grande table de ferme.

Face à nous, se tenait grand-mère qui tournait le dos à une impressionnante cheminée monumentale, beaucoup moins belle et imposante toutefois que celle qui trônait dans la grande salle d'apparat.

Maman avait raconté sa vie et ses difficultés et ma grand-mère avait répliqué :

- Si chacun parlait de tous ses problèmes, il y en aurait plein sur la table.

La réponse me choqua moins par son caractère acrimonieux que par sa moindre originalité. J'en conclus que mon aïeule manquait d'imagination et, là encore, je demeure bien mesuré dans mes propos.

Faire preuve de bienveillance envers des personnes conformistes à l'excès m'a toujours été difficile. J'aurais sans doute mieux supporté une personne désagréable mais plus fine de raisonnement.
